

Renouveau du printemps

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Renouveau du printemps

par R. Gérard

J'ai fui. Le train m'a emporté dans la nuit. J'ai fui la grande ville et ses brouillards glacés, la vie stupide et l'emploi machinal, j'ai fui les camaraderies creuses, les aventures tristes et la médiocrité des jours vides.

Quand j'ai reçu ce petit héritage, qui ne faisait pas de moi un millionnaire mais m'offrait une chance de construire ma liberté, j'ai fermé les yeux et tenté de former une image de mes rêves. Et cette image, sitôt née, m'a surpris. C'était le tableau d'un paysage ensoleillé, une petite maison blanche, un chemin blond, des arbres, le silence, une présence invisible et douce . . . Après la grisaille de ma jeunesse perdue et les privations quotidiennes, je ne désirais donc pas le bruit et la lumière, le luxe et la gaieté? Mais quand je rouvris les yeux, les lumières de la ville me parurent brutales et fausses auprès de la lumière que j'avais entrevue. Il fallait donc partir. Je m'engageai sans attendre dans le déroulement logique qui conduisait à mon rêve: un taxi, la gare de Lyon, un billet pour Marseille, symbole de soleil, mais je n'irai pas à Marseille, j'ai dit Marseille comme j'aurais dit: conduisez-moi dehors, et ce voyage m'a conduit à l'aurore d'un nouveau jour, d'un nouveau printemps, d'une nouvelle vie.

Je vois des collines nues et sableuses, et soudain, la forme harmonieuse d'un grand cèdre noir sur l'horizon. Je serai bientôt arrivé . . .

Mardi, 18 heures

Où suis-je? Je n'ai pas encore trouvé le chemin de la liberté, et je suis perdu loin de tout. Ce renouveau, cette re-création de moi, est difficile à atteindre. Je veux suivre des voies, — des voix, dirait un ironiste! — peut-être dangereuses, Je ne peux me fier qu'à des pressentiments qui, déjà, me semblent des pièges.

Le premier de ces pressentiments, je l'ai eu ce matin en arrivant en gare d'Avignon. J'ai cru comprendre que là je devais quitter le train. C'était facile, je n'avais pas même un bagage à prendre dans mon compartiment. Je me suis trouvé à l'entrée d'une ville ocrée et presque orientale dans la gaieté du matin. J'ai eu peur d'en franchir la porte et j'ai contourné les remparts. Un marché s'ouvrait, beaucoup de camions arrivaient, chargés de fruits, d'odeurs, de vie. Les gens semblaient heureux et dansants.

J'ai pris une route vers l'est, j'avais besoin d'aller vers l'est, de m'écarter de la ville et des gens, je ne sais pas pourquoi. Je me sentais poussé sans reconnaître en moi de raison à cette fuite. Sans entendre non plus une voix impérieuse. Plutôt comme si je retrouvais un chemin déjà parcouru. Sur le bord de la route, un ruisseau me suivait, les jardins maraîchers laissaient place à des vignes protégées par des claies de roseaux et des haies de cyprès. Je n'ai pas résisté au plaisir de m'asseoir sur le bord du talus, dos à la route, et de tremper mes pieds dans dans le rû frais.

Plus loin, je me suis arrêté à une auberge de routiers pour boire du café et manger un sandwich de saucisson fort. La nerveuse était lourde, ballotante et noire dans une blouse fanée. Elle me regardait avec curiosité et tournait autour de moi, hésitant au bord d'une question. J'aurais voulu aussi l'interroger sur ma route afin de trouver un signe quelconque dans ses réponses et lui prêter la voix du destin. Mais je ne m'y résolus pas plus qu'elle à me parler. Et je me retrouvai sur la route où les platanes avaient cessé de m'abriter et où mon ombre se tassait, bleue et déjà lourde à trainer.

Un autocar fut soudain sur mes talons, porté par un ridicule et charmant petit nuage de poussière. C'était bien le carrosse du conte, tel qu'il me le fallait. D'ailleurs, un signe l'arrêta, preuve indiscutable qu'il m'était destiné. Le chauffeur ne sembla même pas surpris lorsque je lui demandai de m'arrêter au lieu que je lui désignerai, quitte pour moi, si le destin ne m'inspirait pas, à me retrouver au terminus de la ligne. J'espérais bien que le prétexte, nommé Marseille une première fois, me servirait encore. Le car était occupé par quelques paysans taciturnes qui me prêtèrent moins d'attention qu'à un colis. Au bout d'une heure et plus de trajet sur notre nuée de poussière, je commençai à m'impatienter. Aucun signe ne se manifestait, pas plus sur la route qu'aux arrêts devant le café-épicerie de villages presque déserts. Je fus tout heureux, de saisir une occasion fortuite: une charette, barrant la route, obligea le car à freiner à un croisement en pleine campagne et je décidai que j'étais arrivé. «Ici!», s'étonna le chauffeur. Je lui affirmai en être sûr, mais au fond je craignai de tricher, j'obéissais moins à une voix qu'au besoin de sortir du car surchauffé.

Quatre chemins se perdaient au sommet de quatre collines, après quelques lacets entre des terres incultes couvertes d'arbustes, de lavandes et de rocs roux.

L'autocar disparut sur son ridicule petit nuage, la charette atteignait aussi le sommet visible d'un des chemins. Je me demandai lequel suivre, lorsque je découvris entre deux d'entre eux un charmant sentier qui semblait m'inviter. A vrai dire, il ne m'invitait pas du tout, mais je cédai à une réminiscence littéraire sur le mérite des portes étroites, et j'avais davantage envie de frôler les herbes parfumées que de blanchir mes jambes à la poussière des routes. Je ne le regrettais pas. Charmant sentier, tu pouvais me conduire où tu voulais! Un vent tiède courait autour de moi, à ras de terre, comme un chien joueur, les parfums m'enivraient et les cigales offraient un concert de bienvenue. J'ai roulé ma veste dans ma gabardine et en ai fait un baluchon au bout d'un bâton. Arrivé au sommet de la colline, mon chemin en attaquait une autre, puis une autre encore, avec des détours fantasques que je suivis plus en dansant que d'un pas raisonnable. Cette neuve liberté, la chaleur et la vivacité de l'air sitôt après l'hiver parisien, ne peuvent-elles excuser cette griserie? J'étais un conquérant, le monde m'appartenait! Une telle allure ne tarda pas à me fatiguer. Il était sans doute midi passé, mais je n'avais pas remonté ma montre. L'ombre d'un bouquet d'arbres me parut un lieu idéal pour m'y reposer quelques instants et réfléchir au proche avenir. Mais, à peine étais-je allongé sur la terre, la tête sur mon baluchon, que je m'endormis, terrassé.

Je me suis éveillé tout à l'heure, endolori, courbatu et, l'ombre ayant tourné, abruti par le soleil. Il m'a fallu un long moment pour reconnaître la réalité et la raison de mon réveil dans ce paysage inconnu. Je n'ai retrouvé que lentement la suite des événements qui m'y avaient amené. Puis, je fus envahi par une joie bouleversante qui me mit les larmes aux yeux. Libre! Libre et seul dans la nature sauvage et belle. Des collines ondulaient, bleues et rousses ou couvertes du vert sombre des bois, jusqu'aux montagnes lointaines. Le ciel était très pâle au-dessus de ma tête, le soleil baissait vers l'horizon. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais je ne m'en soucie pas. Le monde habité ne se manifeste que par des signes très lointains: roulement d'un charriot ou aboiements d'un chien.

J'ai pris mon fidèle carnet et ai tenté de lui communiquer l'émotion de cet instant. J'ai maintenant recouvert mes esprits, mais ma joie s'éteint en même temps que la lumière. D'un côté, le soleil atteint presque l'horizon, de l'autre un nuage sombre envahit le ciel. Et me voici perdu entre la nuit prochaine et la pluie probable, seul sur une colline où les herbes déjà frissonnent. Ma fuite n'est pas terminée, mais fuir vers quoi, de quel côté? J'ai perdu le temps de ce premier jour sans penser qu'il aurait une fin, et je ne sais où m'abriter. A quoi

me servira la liases de billets cachés dans ma veste, dans ce désert qui me semble soudain inhospitalier? Je suis tenté de redescendre le chemin parcouru, vers la route, mais je refuse cette tentation: sur la route il y a des cars, au bout de leur parcours il y a des gares, et les trains roulent vers Paris. Puisque j'ai choisi la fuite et la liberté, je dois aussi courir l'aventure. Je ferme un instant les yeux pour tenter de retrouver la clarté qui m'a attiré jusqu'ici et y puiser courage.

Et c'est à la poursuite de mon chemin sauvage que je repars, vers une nouvelle colline.

Mercredi, 8 heures du matin.

Ma fuite n'est pas terminée. Je m'arrête un instant sur le bord d'un talus. Devant moi, à quelques centaines de mètres, j'aperçois les toits d'un village, mais je ne ferai, sans doute, que le traverser, car je dois fuir plus loin, encore plus loin. Je mesure la possibilité de suivre la route indéfiniment. Mais non, je ne suis pas le vagabond dont j'ai sans doute l'allure en ce moment. Le but que je poursuis existe, il est peut-être proche, et si le destin a semblé se jouer de moi la nuit passée en me donnant la tentation de m'arrêter, ce n'était que pour m'éprouver. Ce ne pouvait être le signe que j'attendais, ou alors je n'ai pas compris. De toutes façons, je ne comprends plus rien, sinon que je vais continuer ma route, mais avec maintenant un coeur plus lourd et qui souhaitera quelquefois revenir en arrière.

Devant moi, de l'autre côté du chemin, au milieu d'un jardin sauvage, j'aperçois une maison abandonnée, étouffée sous un fouillis végétal. Et cet abandon augmente ma mélancolie en me rappelant un autre abandon, une solitude dont je suis cause. Petite maison, il ne faut pas toujours en vouloir à ceux qui partent . . .

Mais je veux reprendre mon récit au moment où je l'ai laissé hier, sur le chemin de la colline. Le crépuscule avançait et j'éprouvais l'angoisse d'être perdu. Aucun écho de vie humaine ne me parvenait plus. Je ne pouvais pas quitter mon chemin pour m'égarer dans les garigues; où il allait, j'irais forcément, mais il pouvait s'interrompre brusquement et m'abandonner dans un désert hostile. Poussé par cette crainte, je courais presque. La végétation s'épaississait insensiblement et je me trouvai bientôt dans un bois de chênes et de pins. Mais mon sentier serpentait toujours. La nuit et la pluie m'atteignirent ensemble. Pour la nuit, je tentai de m'en accommoder, le ciel était encore clair devant moi et le chemin gardait un reflet de lumière. Et la pluie était tiède, l'air si doux que je retirai ma chemise et la joignis à mon baluchon. L'averse devint drue et cinglante, j'en étais aveuglé. Je m'enfouis sous un buisson assez épais pour m'abriter quelque peu avec l'aide de ma gabardine. La position était très inconfortable, je risquai pourtant de devoir la tenir longtemps. Heureusement, la pluie était trop violente pour durer; sans cesser, elle se calma suffisamment pour que je puisse de nouveau distinguer le paysage et un coin du ciel.

J'hésitai à m'aventurer plus avant lorsqu'un son me fit sursauter. Je ne l'avais jamais entendu auparavant, mais je ne pouvais m'y tromper, une trompe de berger appelait, un cri long et répété. Je me dressai. La vie humaine était donc près de moi, rassurante, une ferme peut-être. Je courus vers le cri fraternel qui me hélait.

Il était difficile de m'orienter. La masse des arbres répercutait le son, le multipliait et gênait ma direction. Je quittai le sentier qui semblait m'écarter et m'engageai dans la broussaille du sous-bois. Les appels cessèrent. Je m'arrêtai, tendis l'oreille. Plus aucun bruit, sinon celui de la pluie qui ruisselait sur les feuilles. J'étais perdu. Alors, j'appelai à mon tour, je criai de toutes mes forces,

mais en vain. Pourtant, il était impossible que l'on ne m'entendit pas puisque moi, j'avais entendu le son très proche. La pensée me traversa de chevaliers-fantômes, de génies malfaisants détournant les voyageurs et les perdant à jamais dans des forêts magiques. Je n'osai plus crier, ni avancer. Puis l'appel retentit de nouveau, long et sourd, mais plus lointain. Alors, je bondis en avant, sautant les buissons, me cognant et m'égratignant aux arbres. Je courus, malgré les obstacles, criant, hurlant. Le son me parvenait toujours à intervalles rapprochés, mais ne semblait accorder nulle réponse à mes appels. La forêt était de plus en plus broussailleuse. Je m'arrêtai brusquement. La lune sortant des nuages inondait le sous-bois d'une clarté irréaliste. Chaque goutte de pluie brillait comme une perle dans la lumière verte et tremblante. Chaque arbre se détachait nettement de la brume, étincelant de diamants. Je me crus transporté au fond des mers, dans une féerie. Je n'osai plus avancer. La pluie s'égouttant des feuilles enchantait le silence. Rien ne bougeait, sinon le ruissellement des gouttes dans les rayons de lune. Le son de trompe retentit encore une fois au loin, m'arrachant à l'émerveillement. Je repris ma course, mais m'arrêtai encore une fois. Devant moi, dans un buisson d'épines, une forme blanche se débattait. Je voulus d'abord croire à une écharpe de brume, afin de me persuader de sa réalité. Mais la voix qui s'éleva du buisson me persuada que je n'avais affaire ni à un brouillard, ni à une apparition surnaturelle. Ce n'était qu'un agneau accroché aux épines et tous ses efforts pour s'en dégager ne faisaient que l'y enfoncer davantage. Et, malgré son épuisement, il bêlait désespérément, reprenant vie à mon approche. Cette présence me redonnait vie, à moi aussi. Elle expliquait les appels de corne résonnant dans le bois et assurait l'existence d'une ferme proche. Seul le silence répondant à mes cris demeurait incompréhensible. Peut-être avait-on cru aussi ma voix surnaturelle.

J'entrepris de dégager l'animal de sa prison de ronces, mais ce ne fut pas sans mal que j'y parvins et il dut laisser quelques poignées de laine en gage aux épines. J'avais moi-même la peau des mains et des bras arrachée quand je pus enfin emporter dans mes bras mon fardeau tremblant.

Je n'avais plus qu'à me diriger du côté vers lequel le son s'était éloigné. Je retrouvai bientôt un sentier — était-ce celui que j'avais perdu? — qui me conduisit jusqu'à une vaste clairière. C'était un cirque de prairie qu'entourait de toutes parts la forêt. A son centre s'étendait une maison basse sous un toit de chaume. Des nuages roulaient, rapides, au dessus de ce paysage inattendu que la clarté lunaire semblait couvrir de neige. Une fumée s'élevait de la cheminée, une lumière brillait à la fenêtre. Et je vis surgir d'un autre coin de la forêt la plus fantastique apparition imaginable. Un homme, couvert d'une peau de mouton, les jambes serrées de bandes croisées, coiffé d'un noir chapeau pointu. C'était, sous cet éclairage irréel, comme un santon de Provence grandi à l'échelle humaine. Il approcha jusqu'à la maison et lança encore vers le ciel un long son de trompe. Alors, je m'avançai dans la clairière.

L'homme ne parut me voir que lorsque je fus assez près de lui et ma présence le fit bondir en arrière. Il est évident que cette arrivée était singulière et mon aspect étrange. Torse nu, luisant de pluie, je lui tendai son agneau dans mes mains ensanglantées. Mais je ne pouvais prévoir son cri d'effroi et sa fuite vers la maison. Ce n'était pas l'hospitalité que j'espérais. Je le rejoignis alors qu'il ouvrait sa porte et voulus tenter d'expliquer mon insolite apparition, mais, soit par l'effet de la fatigue, des émotions accumulées ou du manque de nourriture depuis le sandwich du matin, je ne pus articuler un son, j'eus l'impression d'un gouffre noir montant vers moi, et je m'écroulai au seuil de la porte éclairée.

Cet évanouissement dura sans doute peu de temps. Quand je revins à moi, j'étais étendu sur un lit étroit, une lampe brûlait dans la pièce longue, éclairant les poutres du plafond et un pauvre mobilier. De l'autre côté d'une cloison à

mi-hauteur, j'aperçu des brebis couchées sur leur litière. Un parfum de lait chaud enchantait mes narines, et, tournant la tête, je vis un ange me tendant un bol fumant. Ce visage adolescent était le plus beau qu'il soit possible d'imaginer. De lourdes boucles blondes tombant sur un front pur, de grands yeux très clairs dont l'expression effrayé contrastait avec le sourire d'une bouche enfantine, un cou dégagé, doré et rond. Mais cet ange que je crus d'abord descendu d'une fresque florentine était le berger à la trompe, je le reconnus à son bizarre accoutrement. Je bus avidement le lait chaud et retombai sur ma couche: «Merci, dis-je, cela va mieux».

L'agneau, qui n'avait pas encore été rendu à ses compagnons, errait près de nous et vint flairer mon bol. Je tendis ma main vers sa toison: «Il était pris dans un buisson, expliquai-je, malgré ses efforts il n'aurait pu se dégager».

Le jeune berger parut effrayé et l'inquiétude éteignit son sourire. Alors, il porta la main à sa bouche et à son oreille et secoua lentement la tête. Était-ce possible? Ce jeune et beau garçon était sourd et muet. Ainsi s'expliquait que mes appels dans la forêt soient restés sans écho. Muré dans le silence et la solitude, il avait pu éprouver une surprise plus grande encore à mon étrange apparition qu'un être habitué à la fréquentation humaine. Il n'avait cru à ma réalité qu'en me voyant étendu, évanoui, au seuil de sa maison.

Mon regard devait exprimer la surprise et la pitié que j'éprouvai, car le berger détourna la tête. Je compris l'horreur de son isolement brusquement rappelé par ma présence. Je ne savais que faire. J'aurais voulu lui dire: «Cela n'a pas d'importance. C'est ma faute. Je ne savais pas». Je posai seulement ma main sur son bras et lui souris jusqu'à ce que reparut son sourire tremblant.

Mais la fatigue me terrassait. Je fermai les yeux, et la sensation d'une main serrant la mienne précéda ma chute dans le sommeil.

La chaleur de cette main sur ma main, je la perçus encore à mon réveil.

Une aube pâle éclairait la fenêtre, des cendres rougeoyaient encore dans la cheminée. Ces faibles lueurs me permirent de discerner la chambre. J'étais nu sous une couverture. Mon hôte avait retiré mes vêtements mouillés sans que je l'aie senti, et ils séchaient devant le feu. J'étais seul sur la couche, lui dormait à même le sol, enroulé dans sa veste de peau. Il avait passé la nuit ainsi, tenant ma main, sans doute émerveillé par la présence humaine que cette nuit lui avait apporté. Isolé du monde par sa double infirmité et ses occupations bucoliques, quel prestige devait avoir pour lui l'homme à moitié nu, épuisé, déchiré, qui avait trouvé refuge dans sa cabane! Je m'assis et le contemplai; son visage était caché dans son bras replié et je ne vis que la toison blonde de ses cheveux. Je remis doucement ma main dans sa paume ouverte. Ce geste suffit à l'éveiller, il me regarda et un sourire illumina son visage. Il semblait me dire: «Tu es encore là. Je n'ai pas rêvé!» Je me sentis soudain très humble devant la pureté, la lumière de ce sourire. Il pouvait donc être si facile de donner du bonheur à un être par la seule chaleur d'une présence fraternelle.

Mais il était difficile pour moi de communiquer seulement par le regard et le sourire. Privé de l'usage des mots, je m'en sentais gauche. J'essayai d'articuler quelques mots simples, espérant qu'ils seraient compris par le mouvement des lèvres, mais vainement. Le beau sourire s'éteignit, et je n'eus en réponse qu'une expression effrayée. Peut-être mon berger n'avait-il pas perdu seulement l'usage des sens mais aussi le sens de leur utilité. Il dut croire que je manifestai un désir, car il se leva rapidement, ranima le feu, pendit un récipient à la crémaille. Pendant ce temps, je me levai et enfilai mes vêtements secs. Le berger me regardait faire, et la peur emplissait ses yeux. Je compris sa crainte de me voir partir et, pour le rassurer, vêtu de ma chemise et de mon pantalon, je retournai m'asseoir sur le lit. Alors, il apporta devant moi du lait chaud, du pain, du

fromage, et, ressource sans doute précieuse, deux oranges sèches. Je fis honneur à ce festin, autant par appétit que pour la plaisir de mon ami qui, oublieux de manger, suivait des yeux chacun de mes gestes.

Un éclat rose sur les vitres révélait le lever du soleil. Je regardai le pauvre intérieur, ses murs crépis, la vaste cheminée, et m'étonnai de la propreté de tout cela. De l'autre côté de la cloison de planches, je vis cinq brebis et trois agneaux qui commençaient à s'agiter. Je me sentis heureux, détendu, mais il allait falloir repartir et je ne savais comment le faire comprendre. Malgré le désir que j'en éprouvai soudain, je ne pouvais rester plus longtemps à charge. Le berger aussi semblait s'inquiéter, il me regardait, regardait ses brebis et je ne comprenais pas ce qu'il voulait exprimer. Je sentais ma barbe drue tirer mes joues, alors je fis le geste de me raser, et le garçon comprit facilement ce langage. En un instant, il disposa sur la table une bassine d'eau, un morceau de savon et un vieux rasoir. Il n'y avait pas de miroir, tant pis! je m'en passerai. A son tour, il désigna ses brebis et fit le geste de boire. Il lui fallait sortir pour conduire ses bêtes vers un cours d'eau ou un abreuvoir. Le sourd-muet découvrait un langage dans ce moyen d'expression rudimentaire, en était heureux comme d'un jeu et je partageai sa joie. Je commençai à me raser, non sans mal, tandis qu'il ouvrait la porte et faisait sortir son troupeau. Sur le seuil il se retourna. Une nouvelle angoisse se lisait dans ses yeux. Me retrouverait-il à son retour? Je pensai soudain que si je voulais m'enfuir, — et ne le devais-je pas? — en évitant la peine d'un adieu cruel et difficile, il me fallait profiter de cette occasion. J'allai jusqu'au berger et pris sa main. Je ne sais ce que mon regard exprimait, sans doute pensa-t-il que je voulais le rassurer, car il sourit et se décida à sortir. Mais je savais que je venais dans ce simple regard de lui dire: merci, adieu et je ne t'oublierai pas.

J'achevai rapidement ma toilette, refis mon baluchon après avoir sorti de ma poche un billet que je posai bien en vue sur la table, — connaissait-il la valeur de l'argent, saurait-il l'utiliser? Je ne voulus pas m'arrêter à ces questions, ce billet en tant qu'obole me semblait ridicule, ce n'était qu'une image, un gage, un souvenir que je voulais laisser, — et sortis prudemment. Le soleil inondait la prairie. L'air était pur, frais, léger, crissant de bruits et de souffles, lumineux. Le berger était loin, suivant son troupeau trottinant. Je contournai la maison et courus jusqu'à l'orée du bois. Quand je fus à l'abri des arbres, je repris ma respiration et avançai plus lentement. Bientôt, je rencontrai un sentier et le suivis, me fiant à lui pour retrouver une route. Je marchai depuis dix minutes environ lorsque je m'arrêtai, le coeur serré. Loin derrière moi, l'appel d'une corne de berger me recherchait, long, plaintif, répété. Ce que les mots n'avaient pu dire, cet appel l'exprimait si bien que les larmes me vinrent aux yeux: «Pourquoi es-tu parti? J'avais trouvé un ami et il m'abandonne. Qu'ai-je fait? Je t'avais donné ma maison, mes brebis, mon lit et mon regard clair, et tu n'en veux pas. Je pouvais parler avec toi, puisque je comprenais tes désirs et savais te dire où j'allais, et tu me rejettes au silence, à la solitude. Reviens. Est-ce parce que tu es un homme que tu dois partir? Mais je ne sais pas comment sont les humains, il faut m'expliquer. Reviens, reviens, reviens . . .»

Le son s'étendait sous les arbres, s'enroulait autour de moi. Je fus tenté de revenir sur mes pas. Mais un autre cri montait en moi, l'appel de la liberté, parée des merveilles de l'inconnu. Elle fut la plus forte, je continuai ma route, Le berger s'était tu, son dernier appel brusquement interrompu.

Le bois n'était pas profond et bientôt je retrouvai la plaine. Je me suis assis sur le talus, au bord d'un chemin sous l'ombrage. J'ai songé longuement, puis j'ai écrit ces lignes. C'est là que je suis encore. Les heures ont passé, le soleil est très haut dans le ciel. Pourquoi irais-je plus loin? Et où aller? Rien ne me presse, rien ne me réclame, pas même le petit chant de ma liberté toujours fuyant devant moi. La rejoindrais-je un jour? Je crois plutôt que c'est elle qui me re-

joindra quand je ne songerai plus à elle. Je m'étonnerai alors de la trouver installée près de moi sans que je l'ai vue arriver. Je suis bien. Je peux passer tout le jour ici, si je le veux, plusieurs jours et même toute ma vie.

Mais que ferais-je ici plus qu'ailleurs?

Le paysage est beau, plus verdoyant que celui que je traversai hier. Il y a beaucoup d'arbres: des oliviers, des cyprès, des vignes, j'entends, affaiblis, des bruits de roues, des cris d'animaux provenant des fermes cachées derrière ces arbres. Des montagnes brumeuses élèvent l'horizon.

J'ai traversé le chemin pour voir la petite maison abandonnée. Une grille rouillée et entrouverte la sépare de moi. Des arbustes sauvages ont envahi le jardin, enseveli les murs et grimpé jusqu'au toit dont ils ont abattu des tuiles. J'ai poussé la grille, écarté les branches, écrasé les orties, et j'ai découvert la petite maison, belle au bois dormant que ma visite éveille. Un volet détaché, des carreaux brisés, m'ont permis d'entrevoir deux pièces nues au sol de terre battue. Derrière la maison s'étend un pré planté d'orangers qui redeviennent sauvages. Petite maison, vous me paraissez soudain charmante, moins triste que je ne vous imaginai de l'autre côté de la route. Tout juste assez écartée du village, juste assez près de la forêt. Vous ne semblez pas révoltée par mon intrusion, mais, moitié souriante, moitié somnolente, vous me contemplez comme je vous contemple, avec amitié et même . . . oui, c'est cela, avec un air de complicité. Petite maison, que savez-vous que je ne sais pas encore, que je devine à peine? La route est longue, me dites-vous, je ferai un mauvais vagabond, ce que je cherche ne court pas devant moi. Vous avez raison, je commence à le comprendre.

J'ai eu une longue conversation muette, mais très compréhensive avec la petite maison, et puis j'ai décidé de reprendre la route, mais cette fois je ne fuis plus, je n'ai plus à fuir. Je vais ranger plume et carnet, laisser la maison se rendormir sur notre secret, et partir pour la dernière étape.

Samedi, 18 heures.

Me voici revenu sur ce talus, au bord du chemin, devant ma maison enclose. Je viens de replonger durant trois jours dans l'atmosphère de la ville. J'étais presque heureux de retrouver les voitures, les hauts immeubles noirs, la foule anonyme, parce que je savais ne plus jamais les revoir ensuite. Et, vite, je suis revenu vers toi petite maison. Dois-je te dire que c'est pour toi que j'ai fait cette étape? Tu l'as déjà compris, n'est-ce pas? L'autre jour, en te quittant, j'ai marché jusqu'à ces fermes, là-bas, au delà des arbres. Une vieille femme m'a indiqué la route jusqu'au prochain bourg, là j'ai trouvé une voiture qui m'a mené jusqu'à la ville. J'y étais le soir, tout plein de ta pensée, mais trop tard pour pouvoir m'occuper de toi. Dès le matin suivant, j'ai couru chez des notaires pour m'enquérir de ton passé et assurer ton avenir. Chère maison que tes vieux maîtres ont abandonné depuis dix ans bientôt, te léguant à la nature et à l'oubli. En faveur de vagues héritiers j'ai donné une partie de mon argent afin de te posséder. Maintenant, tu es mienne: tes murs, ton pré planté d'orangers et jusqu'aux herbes folles qui t'envahissent et dont je veux te soulager. Mais, plutôt, n'est-ce pas moi qui t'appartiens depuis notre rencontre? En échange d'autres billets j'ai fait des achats qu'un voiturier apportera demain: quelques meubles, des graines pour le jardin. Je ferai le portrait de mon ami le berger. Car je ne l'ai pas oublié. Et ce soir je ne m'arrête qu'un instant devant toi, ma maison, car je vais le retrouver d'abord. On m'a parlé de lui au bourg, il est orphelin et sa grand-mère est morte depuis trois ans, ne lui laissant que sa bergerie et quelques brebis. Les paysans le nomment l'innocent, sans méchanceté, sans pitié non plus. Moi, je le nomme mon ami et je partagerai son innocence.

Nous reviendrons ensemble demain. Non, je ne l'ai pas oublié. J'ai dans mes bagages un alphabet, quelques livres et du papier pour lui apprendre un nouveau jeu. Le sentier entre nos maisons s'élargira par nos fréquents passages. Il sera la route qui, selon mes désirs, me conduira à l'amitié, me ramènera à la solitude.

Que la vie sera belle! De quoi vivrons-nous? Il reste encore assez de vilains billets pour répondre au hasard. Je me nourrirai de fromage et du lait des brebis, en échange des légumes que je porterai au berger. Je pourrai lui rendre au centuple les belles oranges qu'il m'a donné. Et si nous en avons trop, eh! bien, nous les vendrons. Imagines-tu que nous devenions riches!

Je racontai la fin de mon voyage à ce petit carnet dont je noirais les dernières pages. Le crépuscule voile le ciel. Bonsoir, ma maison. Je te quitte pour ce soir, mais ne crains pas, je reviendrai. Puisque je suis enfin arrivé.

Mars 1953 / Janvier 1958.



Dessin de Vincent, Allemagne